

GERARD BOCHATON : *UN MERVEILLEUX COMMUNISTE*

*Tout comme si j'avais reçu la révélation physique
Du sourd à qui l'on apprend un jour ce que c'est que l'écho
L'ombre a pris pour moi la clarté des nuits qu'a peintes Dovjenko*
Louis Aragon, *Le roman inachevé*

Du 21 au 30 janvier 2026, la Cinémathèque française organisait une **rétrospective** consacrée à l'un des plus extraordinaires cinéastes **ukrainiens** de l'ère soviétique Oleksandr Dovjenko.

Le dimanche 26 janvier, était projeté le second volet de sa trilogie ukrainienne avec un accompagnement musical de *Nova materia*, un duo formé par Caroline Chaspoul et Eduardo Henriquez qui créent une partition sonore à partir de matériaux bruts manipulés en direct.

Ci-suit un compte-rendu enthousiaste et un éloge de l'instituteur devenu cinéaste par la **grâce d'une révolution**.



<https://www.cinematheque.fr/cycle/oleksandr-dovjenko-1498.html>

•

Qui est **Oleksandr Dovjenko** ? L'un des plus grands cinéastes de l'ère soviétique ! Il est peut-être moins connu que Sergueï Eisenstein et Dziga Vertov. Mais il fut reconnu en particulier par Jean-Luc Godard qui cita à plusieurs reprises un plan de *La Terre*, son chef d'œuvre, notamment dans ses *Histoire(s) du cinéma*. Mais, il fut également un orateur, un écrivain, un poète.

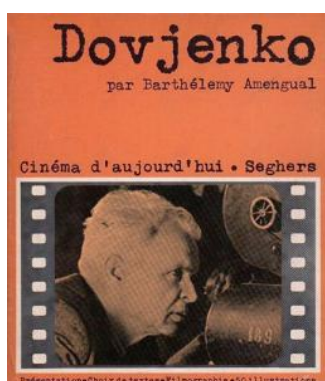
*« Dans les champs, ohé, ma mère m'a donné le jour, dans les champs.
Dans les champs, j'ai poussé sur mes jambes, j'ai appris à rire et à pleurer
dans les chaumes piquants et j'ai dormi au creux des meules. »*
Dovjenko

Issu d'une famille de paysans, il naît à Sosnytsia dans une région rurale au nord de l'Ukraine que traverse la Desna. Ses parents ne savent pas lire. Ils ont quatorze enfants dont deux seulement survivent : le futur cinéaste et sa sœur. Quand il boit, il arrive au père de frapper sa femme ou son cheval. Mais il respecte les artistes et il a la pudeur de dire : « *Ma fortune ne me permet pas, sauf votre respect, d'acheter des bottes neuves.* » Son fils devient instituteur entre 1915 et 1917. Sur un coup de tête, il part à Odessa pour se lancer dans l'aventure du **cinématographe, l'art des masses en 1925**. Il écrit des scénarios puis il se consacre à la mise en scène à partir de 1932.

« Plus que tout, j'aimais la musique. Si l'on me demandait quelle musique (...) je répondrais qu'il n'est pas plus beau concert au monde que le tintement des lames de faux. Quand, par une douce soirée, aux environs de la Saint-Paul, mon père affûtait la sienne sous la fenêtre, je demeurais hypnotisé par cette mélodie sublime. Je l'attendais — pardonnez-moi, Seigneur, pour la comparaison — comme les Anges attendent les cloches de Pâques. Encore aujourd'hui, si quelqu'un se mettait à battre une faux sous ma fenêtre, je retrouverais d'un coup, il me semble, ma jeunesse et

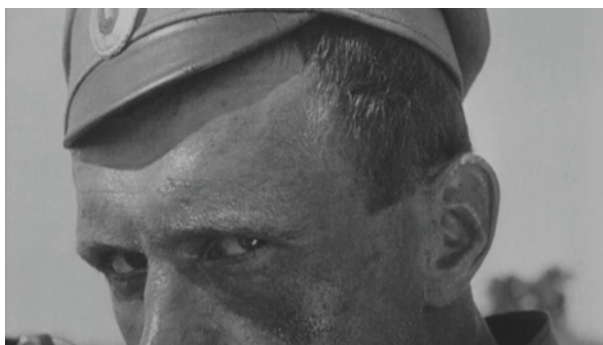
ma force, je redeviendrais plus indulgent, meilleur, et je courrais au travail. Dès mes premières années, le son haut et pur de la faux m'a appris ce que c'est que la joie et la consolation. »

Dovjenko



• •

Arsenal est le deuxième volet d'une trilogie consacrée à l'Ukraine. Cette trilogie s'ouvre avec *Zvenigora* (1928) : **un poème en douze chants** centré sur la figure d'un grand-père qui veille sur la montagne d'or du titre et qui incarne **l'obstination d'un peuple** à affronter les invasions successives jusqu'à l'industrialisation bolchévique.



Elle se clôt avec *La Terre* (1930) qui évoque voire invoque **la collectivisation des terres** en Ukraine à la fin des années 1920 à travers l'exemple d'un village dans lequel l'arrivée d'un tracteur attise les divisions entre koulaks et kolkhoziens. C'est l'acmé du cinéma muet.

Au centre du triptyque se dresse *Arsenal*, chant tragique pour **les ouvriers de l'arsenal** de Kiev soulevés en 1918 contre la RADA, le gouvernement nationaliste d'Ukraine : « *Il me fallut une quinzaine de jours pour écrire le scénario et six mois pour tourner et monter le film. Arsenal était un film cent pour cent politique. En le faisant, je m'étais chargé de deux missions : d'abord démasquer le nationalisme ukrainien, réactionnaire et chauvin, ensuite **me faire le chantre de la classe ouvrière ukrainienne...*** »



L'ouverture du film est magistrale et elle résonne de façon terrible avec notre présent. Avec une grande économie de moyens, Dovjenko brosse un tableau effroyable de la fin de la guerre : des barbelés sous un ciel bas et lourd, une explosion qui pétrifie une femme du peuple seule dans une isba. Un carton élogique : « *Ah, elle avait trois fils.* » Les voici endormis sur le toit d'un wagon de marchandises. Le gaz

moutarde recouvre bientôt les tranchées et brûle les yeux d'un des fils. Un « *C'était la guerre.* » laconique conclut la scène.



La révolution socialiste, on a tendance à l'oublier par les temps qui courent, est aussi **une révolution esthétique**. Le film poursuit son rythme trépidant : multiplication des personnages que le cinéaste ne présente qu'à peine, toujours saisis dans l'action, retour des femmes-statues figées dans la plus morne douleur, déploiement d'un « *merveilleux communiste* » selon la belle expression de Claude Ollier. Ainsi, par désespoir, un paysan frappe son cheval avec le bras qui lui reste. Avec lassitude, la bête se retourne vers son bourreau et lui lance : « *Ce n'est pas moi qu'il faut frapper, Ivan* ». Faisant de l'hésitation de son héros Timosh entre la révolution bolchévique et le nationalisme le cœur de l'intrigue, le film conjugue ainsi de manière étourdissante **le lyrique, l'épique et la satire** à la Daumier. Il ne cessera de s'élever pour finir tout près de Goya, pas si loin du *Tres de mayo de 1808 en Madrid* mais en suivant son propre chemin de courage et en laissant le spectateur abasourdi.

Dans ce film, **la force du montage** est telle que l'œil écoute et que le spectateur pourrait fort bien se dispenser de toute musique. Pourtant, le dimanche 26 janvier, *Nova materia* a su proposer un accompagnement tirant vers l'abstraction. La musique jouée en direct ne semblait tenir au plan que par un seul point discrètement illustratif. Doté d'une partition vraiment concrète, le film, par son expressionnisme sidérant, nous emporte très loin et nous ramène en même temps tout proche.

Voyez les films d'Oleksandr Dovjenko !



Lisez le très beau livre que Barthélémy Amengual lui consacra dans la collection *Cinéma d'aujourd'hui* aux éditions Seghers (disponible en livre numérique ¹).

● ● ●

¹ <http://excerpts.numilog.com/books/9782232142949.pdf>